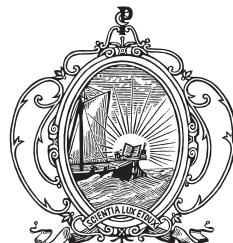


TERRA NOVA 2

PRATIQUES ÉMERGENTES EN THÉOLOGIE Des « printemps théologiques » ?

sous la direction de

ÉTIENNE POULIOT, ANNE FORTIN
et ELAINE CHAMPAGNE



PEETERS
LEUVEN – PARIS – BRISTOL, CT
2016

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	1
Jean-Marc AVELINE	
Du renouveau théologique à Marseille. Des rayons printaniers.....	11
Marc PELCHAT	
La théologie dans l'université publique et pluraliste. Ce qu'elle peut encore faire à l'université et pour l'université.....	23
Marc DUMAS	
Faire théologie avec le religieux contemporain	33
Jean-François ROUSSEL	
L'avenir de la théologie à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal : répondre localement à une transformation globale.....	43
Raymond LEMIEUX	
La théologie est-elle soluble dans la communication ?	61
Elaine CHAMPAGNE	
Des enfants en théologie ?	87
Michel BEAUDIN	
Quel « printemps théologique » pouvons-nous espérer ? Enseignements d'une traversée théologique de l'hiver néolibéral et ecclésial au fil d'engagements sociaux au Québec.....	103
Jean RICHARD	
Pour un nouveau dialogue entre théologiens et philosophes.....	143
Jean (John) MARTIN	
Le récit d'un « printemps » en éducation théologique protestante évangélique. Confessionnalité et apprentissage en milieu universitaire.....	157

Guy JOBIN

- L'accompagnement de l'expérience spirituelle en temps de maladie.
Quelle place pour la réflexion théologique ? 175

Monique DUMAIS

- Témoignage – Des lieux de sollicitations..... 197

André MYRE

- Témoignage – Scribe pour les miens..... 205

Anne FORTIN

- Postface. Des pratiques émergentes en théologie... là où l'on ne les
attend pas 209

- Résumés..... 227

- Summaries 235

- Auteurs 243

- Index des auteurs 247

INTRODUCTION

Elaine CHAMPAGNE

1. Problématique du congrès

Le proverbe affirme « qu'une hirondelle ne fait pas le printemps ». Mais dans les pays nordiques où l'hiver n'en finit plus, elle apporte avec elle toute son espérance. J'ai vécu toute ma jeunesse en région urbaine. Dans la vingtaine, j'ai eu l'occasion de faire un stage d'enseignement pour quelques mois à Nominingué, un tout petit village du nord des Laurentides au Québec, à quelque 200 km de Montréal. La région est montagneuse et pleine de lacs et les chevreuils y sont faciles à observer dans leur habitat naturel. L'hiver avait été très rude – à trois reprises, l'école primaire avait dû fermer pour la journée à cause du froid. La date officielle du 21 mars était passée mais le printemps se faisait toujours attendre, comme d'habitude. Puis un matin, à mon grand étonnement de citadine, toutes les personnes que j'ai rencontrées se sont mises à parler des merles d'Amérique qui venaient de faire leur apparition. C'est ce jour-là, précisément ce jour-là, que le printemps est arrivé. « Les merles sont arrivés ! C'est le printemps ! Aujourd'hui ! » Et tout le monde se redisait avec joie la bonne nouvelle.

Mais le printemps n'est pas que bucolique. L'idée du printemps ne fait pas que référence à des changements climatiques ou écologiques. Après le rude hiver, il est aussi des printemps de société. Le « printemps arabe », ces mouvements de contestations populaires qui ont éclaté à partir de décembre 2010 dans les pays arabes, ont suscité des bouleversements et ont dévoilé partout un visage inédit du monde arabe. Des solidarités nouvelles ont pris corps ; des masses populaires se sont soulevées pour dénoncer des régimes dictatoriaux. Un esprit neuf semble avoir émergé tant au Maghreb qu'au Proche-Orient, et ce, dans un temps relativement court. Le printemps est arrivé en ces jours-là. Ce printemps de renouveau a fait naître avec lui une vaste vague d'espérance. Un vent neuf a soufflé pour que s'affirme le profond désir d'un monde différent. Et les masses populaires assemblées pour exprimer ce désir attendaient la concrétisation de leurs attentes dans des *pratiques* – politiques mais aussi sociales – différentes.

Ailleurs dans le monde, et dans un tout autre contexte, se vivent d'autres printemps beaucoup plus discrets. Ils ne font pas beaucoup

parler d'eux, mais ils transforment des pratiques qui sourdent d'un désir profond partagé. Un monde se renouvelle sans faire trop de bruit, presque en silence. Dans les milieux chrétiens, tant dans les églises que sur le terrain de la vie quotidienne ou à l'université, tant au Québec qu'ailleurs dans le monde Occidental, se reconnaissent des signes du printemps. Des manières renouvelées de comprendre l'humain, d'envisager la communauté et la relation à Dieu – quel Dieu ? – se laissent découvrir. De nouvelles pratiques « théologiques » émergent. La théologie vivrait-elle, elle aussi, un printemps qui se propage en même temps qu'il se concrétise dans des pratiques novatrices ?

Nul doute : la déchristianisation des sociétés occidentales est déjà fort avancée et elle en bouleverse plus d'un. Elle ne coïncide cependant ni avec la sécularisation ni avec le laïcisme. En effet, la sécularisation (ou une certaine laïcité plus ouverte) espère remplacer des repères religieux par d'autres qui seraient plus inclusifs et plus neutres, alors que le laïcisme se positionne dans un rejet plus ou moins virulent de toute expression de l'existence humaine à connotation religieuse. Dans un cas comme dans l'autre, Dieu n'est plus « nécessaire » au devenir humain. Pourquoi s'en encombrer¹ ? Du point de vue des chrétiens et des chrétiennes, la sécularisation est souvent associée à un sentiment de perte et de nostalgie, alors que la laïcité fermée ou le laïcisme est perçu comme une menace pour le droit fondamental de la liberté religieuse. La déchristianisation correspond à une situation plus large et équivoque. Elle fait référence à l'effacement progressif ou encore à l'ignorance du fait religieux chrétien. Plus spécifiquement, elle met en question la signification même du christianisme. Ainsi l'identité chrétienne n'est plus un donné social qui va de soi, comme il a pu l'être en société de chrétienté. Et ce qui constitue l'être chrétien demande d'être réinterprété pour qu'apparaisse sa force de transformation et d'espérance. Pour que ce travail de réinterprétation soit crédible pour la société dans laquelle il s'inscrit, il importe par-dessus tout de prendre au sérieux les questions posées par sa déchristianisation. C'est ainsi que les théologiens et théologiennes d'aujourd'hui pourront déceler « la vie nouvelle » qui émerge d'un christianisme en mutation et pourront participer, du moins modestement, à sa transformation.

Or cette vie nouvelle n'apparaît pas seulement dans des pratiques ecclésiales innovatrices. Elle se laisse découvrir dans des pratiques théologiques nouvelles. Ces pratiques théologiques nous font entrevoir la mutation du christianisme de manière plus positive. Parce qu'elle exige que nous tenions mieux compte de la complexité du réel, elle nous per-

1. André Fossion, *Dieu désirable : proposition de la foi et initiation*, Montréal/Bruxelles, Novalis/Lumen Vitae, 2010.

met d'approfondir la richesse des nouvelles promesses. Le renouveau des pratiques théologiques ne concerne pas uniquement les modes d'interprétation de la Tradition dans l'aujourd'hui. Parce qu'il concerne la manière même dont la théologie comprend sa mission, le renouveau touche en profondeur sa communication, sa diffusion, ses modes d'enseignement. Parce qu'elle cherche à se rendre plus attentive au monde, la théologie ne peut plus se faire en vase clos. Elle doit se penser et se vivre en relation avec les personnes qui la sollicitent. Comment, par exemple, mieux prendre en compte les demandes d'éveil de la foi de certains des étudiants engagés dans une formation théologique universitaire ? Le profil des futurs théologiens a beaucoup changé. Si les interlocuteurs sont plus diversifiés, les milieux où la théologie trouve sa place sont également plus diversifiés, bien au-delà du monde universitaire : dans les communautés chrétiennes, voire dans la rue ! Les besoins peuvent paraître éclectiques. Les attentes rejoignent jusqu'à des profondeurs identitaires. Rien d'étonnant à cela puisque c'est tout l'espace public qui est en constante transformation, avec par exemple les incontournables médias sociaux. Bref, la situation du théologien et de la théologienne détermine sa production² de sorte que des déplacements sont requis, tant à un niveau géographique qu'à un niveau paradigmique.

Comment se déploient les nouvelles pratiques théologiques ? Comment articuler le ou les sens que portent ces pratiques dans le contexte actuel de déchristianisation et de transformation du christianisme ? Comment reconnaître ce nouveau printemps ? S'il est un « printemps » qui bouleverse et anime la théologie actuelle, c'est avec la lucidité d'un authentique engagement dans le réel, dans le présent. Nulle question de river le regard sur le passé avec la nostalgie de le restaurer de quelque manière. Nulle question de focaliser uniquement les énergies sur l'avenir pour déployer des projections théoriciennes stériles. Il s'agit, portés par la Tradition vivante et ouverts à l'appel de l'avenir, d'entrer dans « l'épaisseur » du présent pour le comprendre, avec tout ce qui s'y trouve et s'y donne comme exigences pour la vie humaine et pour sa relation avec ce qui la dépasse infiniment.

Trois questions présideront à la réflexion des auteurs :

- Quelles sont ces pratiques théologiques nouvelles qui émergent dans nos milieux universitaires, dans l'Église et ailleurs ?
- En quoi s'agit-il de signes de « printemps théologiques » ?
- Comment se fait l'acte théologique en fonction des conditions concrètes qui sont les nôtres aujourd'hui ?

2. Fernand DUMONT, *L'institution de la théologie. Essai sur la situation du théologien*, Montréal, Fides, 1987.

Plusieurs axes de travail sont possibles. Quelques-uns sont présentés ici, dans lesquels s'inscrivent les différents auteurs de cet ouvrage.

1.1 Les théologies à l'université, l'institution qu'est la théologie

Dans les milieux universitaires, l'enseignement et la recherche théologiques ne peuvent plus s'effectuer en vase clos. Il faut tenir compte des réalités sociales, culturelles et politiques des milieux dans lesquels ils s'inscrivent. Les conceptions, les stratégies et les propositions théologiques, et même – plus en amont – la manière de poser les questions d'ordre théologique, sont influencées par des mouvements qui relèvent des institutions ecclésiales et universitaires, mais qui aussi les dépassent largement. Les caractéristiques sociales, politiques, économiques et culturelles des sociétés et des institutions qui en sont issues influencent la façon de faire la théologie. Certaines théologies semblent repoussées, voire refusées parce qu'irrecevables, tandis que d'autres sont tacitement ou explicitement souhaitées ou attendues par les interlocuteurs des plus divers. Il semble alors que les enjeux du rapport à l'idéologie, de la liberté de parole, du statut de la théologie à l'université, voire de l'institution même de la théologie soient en cause.

Plusieurs options de travail s'offrent ici aux théologiens et théologiennes. Une approche multidisciplinaire, centrée sur la complémentarité de disciplines indépendantes les unes des autres, implique un exercice différent de la théologie. Dans ce « dialogue » entre des disciplines qui cherchent constamment à distinguer leur spécificité en même temps qu'élargir leur champ d'influence, le rigoureux travail nécessaire pour fonder l'autorité des uns et des autres prend souvent l'allure d'une lutte de pouvoir. Soyons réalistes. Dans le monde universitaire et dans le contexte de sécularisation mentionné plus tôt, la théologie, représentée habituellement par la plus petite des facultés associées au champ des sciences humaines, ne fait pas le poids. Pourtant, sa situation l'incite justement peut-être à plus de créativité et d'audace. Bien au-delà des luttes, l'authentique dialogue permet justement de découvrir de nouveaux champs d'exploration à défricher, d'autres à approfondir. Une approche inter- ou multi-disciplinaire des savoirs porte l'exigence de l'intégration personnelle et transversale des vues et des ressources offertes par d'autres disciplines. Bien plus qu'une façon de faire, elle prend sens dans la nouvelle compréhension que la théologie a d'elle-même alors qu'elle agit comme ingrédient actif de cette conversation à plusieurs voix. Ce faisant, la théologie se doit aussi d'assumer sa pluralité interne. La théologie universitaire se conjugue au pluriel ; une modalité

unique pour la théologie universitaire est devenue impossible en raison de la multiplicité des perspectives et des approches du réel et du religieux qui s'imposent partout ailleurs.

1.2 La théologie dans l'espace public, avec une « Église dans le monde de ce temps »

Il découle de la perspective d'ouverture et de participation à la conversation avec le monde que les théologiens et théologaines ne peuvent plus limiter leur exercice à l'intérieur des murs de l'université. Ils doivent d'abord se mettre à l'écoute du monde. Ils doivent aussi trouver, voire créer des occasions et des espaces pour faire entendre leurs points de vue et leur apport spécifique. Mais s'ils ont un mot à dire sur les dimensions sociales, politiques, économiques (etc.) de la vie humaine, leur type de parole compte autant que la prise de parole elle-même. Le discours théologique ne doit pas chercher sa propre survie : ce serait justement sa ruine. Mais en cohérence avec lui-même, il doit se déployer dans la réciprocité, pour contribuer de façon constructive et « désintéressée » au devenir des personnes et des groupes. C'est que la théologie se comprend comme ferment de transformation.

En outre, des lieux particuliers appellent des modalités particulières d'exercice de la théologie. Ce peut être dans le monde de l'école, que ce soit du côté de la pastorale étudiante ou de celui de l'animation à la vie spirituelle et communautaire, du côté de la formation religieuse ou de celui de la formation à l'éthique et à la culture religieuse. Ce peut être dans le domaine des soins hospitaliers dans l'accompagnement spirituel des malades. D'autres lieux émergent également où la théologie est appelée à prendre et à donner la parole : les espaces de débats publics, les communautés d'affinités, les médias sociaux, par exemple. Ces derniers représentent, sans nul doute, un défi et une chance pour le déploiement de nouvelles pratiques théologiques.

Les théologiens et les théologaines sont du monde et s'adressent au monde. Ils sont de l'Église et s'adressent aussi à l'Église. Ils signalent, rappellent et mettent en œuvre les mêmes exigences de réciprocité dans la parole échangée, pour faire Église : une Église qui elle aussi se comprend autrement. Pratiquer la théologie de manière ecclésiale, et donc en solidarité libre et lucide avec l'Église à la manière dont il vient d'être question, peut transformer non seulement le monde mais aussi l'Église. Peut transformer non seulement l'Église mais aussi l'écclésiologie. Des pratiques théologiques nouvelles peuvent contribuer à constituer concrètement l'Église comme peuple en marche, avec les autres peuples, en une parole adressée en vérité dans un espace public partagé.

1.3 L'apprentissage-enseignement de la théologie

Pour faire apprendre l'acte théologique et acquérir les connaissances qui y sont liées, les stratégies et les moyens sont plus diversifiés que jamais. Manifestement, l'utilisation des technologies de l'information et de la communication (TIC) semble s'imposer, induisant à coup sûr une pratique différente de l'enseignement traditionnel. Les approches éducatives, les recherches sur la communication et l'apprentissage-enseignement (notamment l'apprentissage par projet), les découvertes sur l'intelligence, le souci d'enseigner de façon plus interactive, les mesures de soutien et d'accompagnement des étudiants dans nos milieux, tout ceci induit inévitablement un type de traitement – peut-être un type de construction – des objets pour la théologie et de la théologie elle-même³. Les aspects didactiques et pédagogiques actuels de la théologie universitaire confèrent à celle-ci des accents et des enjeux pratiques qui semblent la renouveler.

Plus formellement, de nouvelles pratiques théologiques comme celles que produit une déchristianisation croissante impliquent nécessairement une révision des cadres théoriques, des repères épistémologiques et des décisions méthodologiques. Des déplacements majeurs caractérisent alors la place et le rôle du sujet (personne étudiante, personne enseignante), les conceptions de Dieu, le statut du savoir ou celui de l'interprétation, la compréhension de l'acte théologique et des conditions de production du discours théologique, sans oublier le rapport à la parole et la démarche théologique comme exercice spirituel. Une réflexivité critique et herméneutique permet d'élucider et de préciser les fondements et la portée de ces nouvelles pratiques théologiques.

À y regarder de plus près encore, des pratiques inédites pointent actuellement dans les divers champs de la théologie. Les approches narratives et langagières, par exemple, ont déjà commencé à renouveler le traitement des Écritures et des textes issus de la tradition chrétienne. La théologie morale se livre aussi, à sa façon, à ces nouvelles approches. Le champ ou les méthodes de la théologie pratique prennent également leur essor. L'univers de la spiritualité et le champ de la théologie spirituelle témoignent de l'explosion des styles de vivre et de penser ; s'y expose alors une même quête pour un devenir meilleur. Et que nous faudrait-il relever d'initiatives dans les domaines liturgiques, sacramentels ou pastoraux qui restent encore ignorées.

3. Voir par exemple : « La recherche de la vérité à l'époque d'Internet et du Web », *Lumen Vitae* 69/1 (2014).

1.4 Les destinataires des pratiques théologiques en émergence

Dans nos salles de cours, les étudiants se présentent avec des demandes qui ont un sens religieux parfois explicite, mais de plus en plus souvent sans même recourir au vocabulaire et aux symboles chrétiens. Tôt ou tard, nos pratiques d'enseignement doivent s'ajuster à l'horizon qui est le leur, face à une initiation chrétienne qui n'a pas eu lieu ou en carence. L'arrimage initial avec ces demandeurs doit alors s'opérer de quelque façon puisque les mots « Trinité », « piété », « salut » (etc.) ne leur sont pas familiers et ne sont plus compris. La tâche du théologien et de la théologienne enseignants ne consiste pas seulement à « expliquer » des concepts mais à les recadrer, voire à les réinterpréter avec eux, non pas pour en diluer le sens mais pour en redécouvrir l'incessante vitalité. Ainsi, le déploiement et la compréhension des pratiques théologiques en émergence sont étroitement liés au portrait même de nos populations étudiantes. Un examen d'ordre socio-anthropologique permet d'expliquer ces pratiques théologiques nouvelles en termes d'auditoires diversifiés, de sensibilités particulières, en fonction des types de formation demandée (puis offerte effectivement) et de questions proprement andragogiques.

Il est aussi des populations particulières et plus variées, avec qui et pour qui se fait la théologie. Certains font théologie avec des enfants, des groupes communautaires, auprès de responsables de l'Arche de Jean Vanier, avec des pauvres et sous quelque visage qu'ils puissent revêtir : les Premières Nations, les nouveaux arrivants, les économiquement ou socialement exclus... Depuis plusieurs décennies déjà, la théologie féministe est à l'œuvre, attendu que son impact dépasse de loin les seuls groupes de femmes.

1.5 Pratiques théologiques émergentes en contexte de dialogue interreligieux et interculturel

Une parole inédite résonne avec le dialogue interreligieux et, plus discrètement encore, avec le dialogue interculturel. Une théologie s'élabore, qui fait des corrélations entre différents horizons d'interprétation culturels ou religieux. C'est le fruit d'une rencontre entre personnes apparemment très éloignées les unes des autres sur le plan des idées, des manières de vivre et d'agir. Et pourtant, au cœur même de la sécularisation, l'ouverture interpersonnelle, des solidarités nouvelles et un geste théologique inusité voient le jour.

2. Présentation des contributions

D'emblée, la réflexion proposée se déploie loin des sentiers battus. Le « printemps théologique » dont nous parle Jean-Marc Aveline, évêque auxiliaire de Marseille et conseiller pour le conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, prend sa source dans le dialogue avec le milieu humain dans lequel il s'insère. Un printemps rempli d'espoir mais aussi de réalisme engagé et solidaire. Lorsque le nouvel Institut de sciences et théologie des religions voit le jour à Marseille, c'est comme acteur du milieu, interlocuteur d'une conversation à plusieurs voix dans une société plurielle. À travers les diverses « propositions » mises en œuvre par l'ISTR, Jean-Marc Aveline illustre bien comment les différents aspects de la problématique d'une nouvelle pratique de la théologie s'articulent entre eux et s'enrichissent.

Marc Pelchat et Marc Dumas abordent de front, sous deux angles éclairants, la difficile question de la place de la pratique théologique en milieu universitaire. Tout d'abord, comment situer et consolider la place de la théologie en relation avec les autres domaines du savoir développés en contexte universitaire. Marc Pelchat examine les défis posés à la théologie par les institutions du savoir que sont les universités en même temps que par l'institution ecclésiastique et les communautés ecclésiales. La question est difficile puisqu'elle met à jour plusieurs paradoxes et tensions. Mais c'est peut-être justement de ce lieu inconfortable mais dynamique que du neuf surgit. La posture qu'adopte Marc Dumas est, quant à elle, tournée vers le monde à qui s'adresse l'université. Une pratique théologique bien ancrée dans l'interdisciplinarité académique offre de nouvelles perspectives pour analyser des enjeux de société qui affectent nos contemporains.

En abordant la question du défi de la communication dans le rapport entre les pratiques théologiques et la société séculière médiatisée, Raymond Lemieux, après avoir constaté des situations de « bogues » communicationnels, ouvre la problématique à une troisième dimension, la libérant de ce fait d'un carcan stérile. Pour ce faire, il propose quelques pistes qui replacent, au cœur de la pratique théologique, le « réel incomensurable de l'altérité » et le dynamisme de la « mobilisation vers l'Autre⁴ ».

Un autre déplacement « magistral » a lieu lorsque des théologiens et des théologiennes considèrent leurs interlocuteurs non plus uniquement comme destinataires de leur communication mais d'abord comme

4. Voir *infra*, p. 83.

participants actifs capables de contribuer au processus de production théologique. Un nouvel espace de liberté et de créativité théologique s’instaure dès lors que les théologiens ne se perçoivent plus comme « détenteurs » d’un savoir mais comme témoins de « l’œuvre de l’Esprit » qu’ils ont pour mission de discerner avec la communauté humaine⁵. Parmi les plus humbles de ceux qu’ils sont conviés à écouter : des enfants. La pratique de la théologie avec les enfants est actuellement en plein développement, surtout en Europe. Quels signes de printemps révèle-t-elle ? Cette question sera abordée par Elaine Champagne.

C’est dans une analyse théologique des dernières décennies relues à travers un parcours personnel de théologien politique que Michel Beaudin poursuit une réflexion résolument engagée sur le chemin de la solidarité avec les plus démunis. Cet auteur met en relief une autre dimension à cette solidarité « théologique », cette théologie contextuelle, en abordant le champ des analyses des structures qui président à l’injustice et des groupes institués de solidarité sociale. Le panorama historique qu’il nous propose nous fait voir à quel point, malgré des vents et des tsunamis contraires, la sensibilité et le pouvoir des mouvements sociaux qui finissent par s’enraciner dans les milieux ecclésiaux prennent de l’ampleur au fil des décennies et transforment peu à peu les visages de l’Église. Des réseaux sociaux à portée prophétique s’établissent – bien avant l’« hégémonie » de la toile... Au-delà de l’horizon assez sombre du néolibéralisme actuel, des printemps semblent poindre. La théologie prend parole. Elle a aussi des pieds et des mains pour se déplacer et pour agir.

Le désir d’agir et de « changer le monde » est partagé tant par des croyants que des non-croyants. Tout comme la quête de sens. C’est à partir de cette quête de sens que Jean Richard propose une réflexion en « dialogue » avec le philosophe Luc Ferry. Quelle est la pertinence de la théologie aujourd’hui à propos de cette quête de sens, à l’ère de la déconstruction ? Oserons-nous, comme théologiens et théologiennes aller jusqu’à questionner nos manières de « dire Dieu » ?

La question se pose également du côté des Églises évangéliques. Comment promouvoir et soutenir un service vivifiant pour la communauté ? Comment former des pasteurs aptes à répondre aux multiples attentes du monde d’aujourd’hui, dans le contexte spécifique du Québec ? Un « printemps théologique » se reconnaît dans l’inclusion de nouveaux interlocuteurs dans le paysage des théologiens catholiques du Québec, nouveaux partenaires des facultés de théologie déjà établies. Jean (John)

5. Voir Concile Vatican II, Constitution pastorale sur l’Église dans le monde de ce temps *Gaudium et spes*, n° 44.

Martin nous dresse un portrait historique et nuancé de cette réalité encore méconnue de plusieurs.

Après avoir exploré les nouvelles avenues théologiques inspirées d'ouverture, de solidarité, de conversation avec les sociétés dans lesquelles elles s'insèrent et d'accueil de sa pluralité interne, Guy Jobin relance la réflexion sur l'irréductible « altérité » de la théologie. Son observation du milieu professionnel des « intervenants spirituels en soins de santé » met en lumière la nécessaire tension entre l'intégration du spirituel dans des pratiques biomédicales séculières et la force critique de la théologie. Sans cette force de résistance et d'interpellation, l'inculturation de la spiritualité dans le monde biomédical risque tout simplement de tourner à l'assimilation. La spiritualité est en quelque sorte « dénaturée », perdant ainsi son identité ou ce qui la constitue comme telle. La théologie nous rappelle à la fois que le sujet humain occupe une place de choix dans le monde, que jamais il ne doit être réduit au rang d'objet, en même temps que l'humain n'est pas le tout du monde. Au cœur même d'une solidarité plus que pertinente, une nécessaire distance pour l'analyse critique est à préserver pour ne pas que la spiritualité s'efface dans l'insignifiance.

Le « printemps théologique » n'affecte pas simplement la pratique de la théologie, sa communication, son épistémologie, ses modalités, ses solidarités. Le « printemps » transforme aussi jusqu'à la vie des théologiens et théologaines qui s'y consacrent. Monique Dumais et André Myre nous livrent leur témoignage d'une théologie qui donne du souffle ou d'une théologie capable d'être subversive.

Enfin, Anne Fortin reprend la lecture de l'ensemble de ces lectures plurielles d'un « printemps théologique » pour en articuler, comme à un deuxième niveau, une nouvelle lecture théologique. Comment comprendre théologiquement ce « printemps » ? Que peut-il signifier pour nous théologiens et théologaines comme pour l'ensemble des personnes avec qui nous « pratiquons » ces nouvelles théologies ?

Le printemps s'annonce, signe de renouveau ! Paradoxalement, même si nous œuvrons à sa venue, nous ne « faisons » pas le printemps. Michel Beaudin le souligne avec justesse : nous guettons le « printemps » comme « une grâce, comme un don à recevoir⁶ ». Comme le printemps des pays nordiques, le « printemps théologique » ne fait pas de bruit. Mais on dirait presque que l'on peut voir les arbres pousser à l'œil nu tant il surprend. Même si quelques jours de neige sont encore à prévoir.

6. Voir *infra*, p. 103.